

A M. et M^{me} A. Dumesnil

Hôpital de Trébéron, rade de Brest. 5 octobre 1871.

Ma bien-aimée sœur Louise et toi, cher Alfred,

Voici dix jours d'écoulés depuis la lettre que vous m'avez écrite. C'est long et une ombre de remords commençait à se mêler au besoin que j'avais de vous répondre. Ne me punissez pas en me faisant attendre trop longtemps vos bonnes paroles fraternelles.

Tranquillisez-vous, mes chers amis, vous savez que le climat de Brest est plus égal et plus doux que celui de la Normandie. D'ailleurs je prendrai soin de ne m'exposer à la pluie ni au vent de tempête : je ne cours aucun risque de m'égarer dans une promenade sur notre rocher, et trois enjambées me suffiront toujours pour que je gagne un abri en cas de mauvais temps... Je suis chaudement vêtu, et Fanny s'occupe de m'envoyer encore, sous forme d'un poncho, un supplément de chaleur externe. Enfin, contre l'humidité, j'ai fait acquisition de sabots, de chaussons et de paille. Vous voyez que je suis prudent.

Malheureusement, je ne puis accepter l'offre que vous me faites de m'envoyer des journaux politiques. C'est là une nourriture intellectuelle qu'il ne nous est pas per-

mis de goût
ture et de s
ont contrit
en patience
loin — suiv
suis très h
d'Edimbour
surtout le
serait-il pa
libre, anal
à Edgar C
prendre l'i
amis les g
libre nomr
si ces mess
rieux dans
en France,
ter les stat
chose à dé
de la chose
hommes q
initiative.

En atte
service en
veau et d'i
Puisque V
pourrez n
Tout sera

Je vous
vôtres.

Votre fi

871.
ed,
vous
com-
s ré-
trop
ue le
de la
oser
sque
, et
gne
ent
rme
fin,
de
ent.
ous
'est
er-

mis de goûter. Mais les ouvrages, les recueils de littérature et de science sont autorisés, et ceux que j'ai reçus ont contribué pour une très forte part à me faire prendre en patience mes six mois de prison. J'ai pu — de très loin — suivre un peu le mouvement scientifique, et j'en suis très heureux. Les comptes rendus du Congrès d'Edimbourg pour l'avancement des sciences m'ont fait surtout le plus grand plaisir. Dis-moi, cher Alfred, ne serait-il pas possible de fonder en France une société libre, analogue à l'Association britannique ? Parle-s-en à Edgar Quinet, à Henry Martin qui pourraient en prendre l'initiative comme historiens. Parle-s-en à nos amis les géographes, s'il y a lieu. Que chaque société libre nomme un délégué pour s'entendre à cet effet et, si ces messieurs ont le moindre bon sens, le moindre sérieux dans leur désir de relever l'initiative scientifique en France, l'association pourra marcher. Il suffira d'imiter les statuts de la société anglaise, qui laissent peu de chose à désirer. Si j'étais libre, je pourrais m'occuper de la chose, en faisant manœuvrer quelques grands bons hommes qui seraient enchantés qu'on leur soufflât cette initiative.

En attendant, mes bons amis, vous me rendrez grand service en m'envoyant tout ce que vous aurez de nouveau et d'intéressant en fait de littérature et de science. Puisque Vascœuil est devenu une usine littéraire, vous pourrez m'envoyer au moins vos éditions nouvelles. Tout sera bien accueilli.

.
Je vous embrasse tendrement, mes amis, vous et les vôtres.

Votre frère dévoué,

ÉLISÉE RECLUS.